

II – De la Technè

Leçon 5

Le sens de la culture

Contre l'oubli d'une profonde pensée latine

1. *L'extrémité de la louange.* – Lorsque nos ancêtres voulaient louer un bon citoyen, ils lui donnaient les titres de bon agriculteur ou de bon fermier : ces expressions étaient pour eux la dernière limite de la louange.

Caton l'Ancien, *De Agricultura*, préface.

2. La charrue n'a plus les honneurs dont elle est digne, les champs en friche ont été privés de leurs cultivateurs, et les faux recourbées sont fondues pour devenir des épées rigides.

Virgile, *Géorgiques*, I, 506-508.

3. *Le mot « culture ».* – La culture, mot et concept, est d'origine romaine. Le mot "culture" dérive de « *colere* » – cultiver, demeurer, prendre soin, entretenir préserver – et renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature en vue de la rendre propre à l'habitation humaine. En tant que tel, il indique une attitude de tendre souci, et se tient en contraste marqué avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme. [...] Il semble que le premier à utiliser le mot pour les choses de l'esprit et de l'intelligence soit Cicéron. Il parle de *excolere animum*, de cultiver l'esprit, et de *cultura animi* au sens où nous parlons aujourd'hui encore d'un esprit cultivé, avec cette différence que nous avons oublié le contenu complètement métaphorique de cet usage.

Hannah Arendt, *La Crise de la culture*.

4. *Cultura animi, ou pourquoi la philosophie ne rend pas automatiquement meilleur.* – L'Auditeur. — Mais, si cela est, n'y a-t-il pas à craindre que les louanges, dont vous comblez la philosophie, ne soient bien mal fondées? Car, puisque ses plus habiles maîtres ne sont pas toujours d'honnêtes gens, ne s'ensuit-il pas de là qu'elle n'est bonne à rien ?

Cicéron. — On aurait tort de conclure ainsi. Car, de même que tous les champs, quoique cultivés, ne rapportent pas, et qu'il n'est point vrai, comme l'a dit un de nos poètes,

Que de soi le bon grain, sans besoin d'aliment,

Dans un champ, même ingrat, sait croître heureusement ;

de même, tous les esprits, quoique cultivés, ne fructifient point. Et, pour continuer ma comparaison, je dis qu'il en est d'une âme heureusement née, comme d'une bonne terre ; qu'avec leur bonté naturelle, l'une et l'autre ont encore besoin de culture, si l'on veut qu'elles rapportent. Or la culture de l'âme, c'est la philosophie (*Cultura autem animi philosophia est*). Elle déracine les vices, elle prépare l'âme à recevoir de nouvelles semences, elle les y jette, les y fait germer ; et avec le temps il s'y trouve abondance de fruits.

Cicéron, *Tusculanes*, II.

5. *Immortalité de l'âme et soin des arbres.* — Par où encore on voit que la nature elle-même décide tacitement pour notre immortalité, c'est par cette ardeur avec laquelle tous les hommes travaillent pour un avenir, qui ne sera qu'après leur mort : « Nous plantons des arbres qui ne porteront que dans un autre siècle » dit Cécilius dans les *Synéphèbes*. Pourquoi en planter, si les siècles qui nous suivront ne nous touchaient en rien ? Et de même

qu'un homme qui cultive avec soin la terre, plante des arbres sans espérer d'y voir jamais de fruit : un grand personnage ne plante-t-il pas, si j'ose ainsi dire, des lois, des coutumes, des républiques ? Pourquoi cette passion d'avoir des enfants, ou d'en adopter, et de perpétuer son nom ?

Cicéron, *Tusculanes*, I.

6. *Du paganisme au christianisme.* – L'idolâtrie trouve sa première image non dans l'agriculture, mais dans l'artisan-commerçant. Celui qui fabrique et vend des statues correspond mieux à la figure de qui monnaie le divin ou prétend négocier la grâce. Ainsi les fondeurs du Veau d'or, dans l'Exode, ou les orfèvres d'Éphèse, dans les Actes des Apôtres. Ces derniers, ciseleurs de petits temples d'Artémis en argent, se révoltent contre la prédication de Paul : elle casse le marché du mystère (Ac 19, 23-40). À l'opposé de cette mainmise technico-commerciale, Paul ne craint pas, dans son discours en Lycaonie, d'annoncer Dieu aux païens à partir d'une référence agricole : *Le Dieu vivant n'a pas manqué de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel des saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de félicité* (Ac 14, 17). Certains en conclurent que c'est l'incertitude météorologique, la précarité des récoltes, qui est au départ du lien entre culte et agriculture : les rogations s'élèvent pour que s'élèvent les épis, les sacrifices abondent pour que les fruits soient abondants. On voudrait par là conjurer la grêle, la nielle, le gel, les sauterelles... [...]

Je crois toutefois qu'il y a autre chose. Cette chose tient à une différence essentielle entre le travail de l'artisan et le travail du paysan. L'artisan imprime une forme dans la glaise, le bois ou l'argent, il réclame à la nature surtout des matériaux. Le paysan, au contraire, accompagne la croissance d'une forme naturelle. Le sculpteur peut avoir un rapport quasi despotique au marbre. Mais on ne sculpte pas la pomme comestible, on ne fait pas pousser l'herbe en tirant dessus. Cultiver, c'est accueillir un processus naturel, un dynamisme que nous n'avons pas produit, pour le mener à un nouvel épanouissement. Et c'est pourquoi l'agriculture contient déjà une dimension d'honneur et d'hospitalité, et peut servir de symbole à une première ouverture au Transcendant. L'agriculteur reconnaît que le fruit n'est pas seulement celui de ses efforts, mais avant tout celui de la nature, d'un don initial qui n'est pas que celui d'un matériau, mais d'une forme et d'une formation dont il n'a pas eu l'idée. Il y a bien la sueur de son front qui goutte sur un sol souvent ingrat, mais s'il est l'auteur de semences, il ne l'est ni de la semence ni de sa poussée vers le soleil.

L'analogie s'entend dans un très beau verset de saint Paul, qui compare les apôtres à des sortes de paysans spirituels, humbles devant la puissance propre de l'humus : *Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donne la croissance. Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu.* [...] *Nous sommes les coopérateurs de Dieu ; et vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu* (1 Co 3, 6-9). Il est intéressant d'observer le déplacement d'une métaphore agricole à une métaphore architecturale. Elle nous avertit que nous sommes bien ici dans une comparaison défailante, et qu'il y a malgré tout un abîme entre l'opération de la grâce et l'opération de la nature. Il n'en reste pas moins qu'il y va là d'une métaphore de base. De même que le paysan coopère à une opération naturelle, l'accompagne, la prolonge, ainsi l'apôtre coopère à une opération surnaturelle.

Fabrice Hadjadj, « Le ciel par terre », in *Puisque tout est en voie de destruction*.

7. On pourrait distinguer trois stades dans l'humanité : l'époque naturelle et organique, l'époque de la culture proprement dite et l'époque techno-mécanique. [...] Nous devons voir le sens de l'époque technique, son sens religieux, avant tout dans le fait qu'elle clôt la période tellurique de l'histoire, où l'homme était déterminé par la terre, non seulement au sens physique, mais au sens métaphysique du mot. [...] L'homme s'estimant lésé par la perte de ce cosmos, où il occupait un rang hiérarchique et où il se sentait environné de forces suprêmes, cherche à se dédommager, à trouver un point de d'appui en transférant le centre de gravité dans le moi, dans le sujet. [...] [Par ailleurs, par réaction romantique], nous sommes enclins à idéaliser les anciennes époques culturelles qui ignoraient la machine, et cela est fort compréhensible dans notre vie contrefaite et écrasante.

Nicolas Berdiaev, *L'homme et la machine*, éd. « Je sers », 1933.